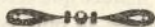


# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — UNE AME AU VIOLON, par le chevalier DE CHATELAIN. — LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES, DE LA BEAUTÉ (suite et fin). — POÉSIES. — REVUE MUSICALE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Le carême est la saison des concerts ; quand on ne danse plus, on chante et on écoute chanter, et la musique instrumentale, la musique sévère des grands maîtres, remplace les valse et les polkas.

Les dilettanti gagnent au change, les femmes y gagnent aussi, car elles se parent pour un concert comme pour un bal, et elles ont la certitude que leur fraîche toilette brillera intacte du commencement à la fin de la soirée. Le plus beau concert a été celui des Tuileries donné en l'honneur du duc de Saxe-Cobourg. Mesdames Alboni, Cruvelli et M. Mario se sont surpassés ce soir-là. Les invitations étaient restreintes ; le corps diplomatique, les généraux, de grands artistes et de grands littérateurs, c'était tout. Parmi ces derniers, on remarquait M. Mérimée, M. le comte Alfred de Vigny, M. Meyerbeer, M. Ingres. Ce concert a eu lieu dans la salle des Maréchaux ; l'empereur est entré donnant le bras à la grande-duchesse de Bade, et le duc de Saxe-Cobourg à l'impératrice.

La toilette de l'impératrice était encore bleue et rose, comme celle qu'elle portait à un des derniers bals. Mais la forme et les garnitures variaient ; sur la jupe de moire antique bleu de ciel, doublée d'une mouseline roide, qui la gonflait au point de rappeler les paniers, s'enroulaient deux guirlandes de fleurs rose pâle, l'une à hauteur du genou, l'autre tout à fait au bas de la jupe. Le corsage très-décolleté, et les manches, ayant à peine quinze centimètres de hauteur,

étaient ornés de fleurs pareilles à celles de la jupe, et d'agrafes en turquoises et en topazes brûlées ; les mêmes pierreries et les mêmes fleurs composaient la coiffure.

La princesse Mathilde, qui est entrée donnant le bras à son père, portait une robe traînante de velours rouge, dont tout le corsage était recouvert de point d'Angleterre et de diamant ; sur sa tête ruisselait un magnifique diadème en brillants de la plus belle eau.

Une autre toilette a été beaucoup remarquée, c'était celle d'une grande dame anglaise, dont la beauté blonde s'harmoniait à merveille avec la robe que nous allons décrire : sur un fort satin bleu Louise la jupe était garnie jusqu'aux genoux d'un bouillonné de gaze bleue de la même nuance que le satin et tout parsemé de petites roses de Bengale sans feuillage ; au-dessus s'élevaient deux grands volants en point de Bruxelles, montant jusqu'à la ceinture et formant pour ainsi dire une double tunique relevée de chaque côté par une grande tige de roses ; sur le corsage à pointe et sur les manches s'élevaient les mêmes fleurs et les mêmes dentelles. Cette robe à la fois splendide et charmante sortait des ateliers de mademoiselle Élise Chevalier ; la belle Anglaise qui la portait avait dans les cheveux un diadème de saphirs et de rubis. Tous les hommes étaient en uniforme à cette réception, et la curiosité était surtout excitée par l'habit que portait le duc de Saxe-Cobourg ; c'était l'uniforme autrichien blanc, bleu et or, l'habit à courte taille serré sur la poitrine et couvert de décorations allemandes. Le prince tenait à la main un petit casque de forme antique très-élégant. Les écrivains et les grands artistes que nous avons cités étaient en costume de l'Institut. Au lieu du jabot en dentelle un peu efféminé, M. le comte de Vigny avait adopté le gilet droit militaire en piqué blanc montant jusqu'à la cravate noire. C'est Humann qui excelle dans la coupe de ces gilets. Plusieurs des uniformes civils et militaires qui brillaient à cette réception avaient été confectionnés par l'habile tailleur. Nul ne sait mieux qu'Humann saisir les contours d'une taille et y rendre l'habit pour ainsi dire adéquat. Qu'on n'en soit pas surpris, Humann sait modeler, Humann est sculpteur, et l'art qu'il cultive avec passion comme un délassement lui est un puissant auxiliaire pour son métier ; l'habit moderne si disgracieux s'assouplit et devient élégant entre les mains d'Humann ; nul ne sait mieux que lui



composer une toilette d'homme simple et de bon goût. Pour le soir, c'est l'habit bronze à boutons dorés et à basques doublées de satin noir; le collet et les revers doivent être très-étroits; les manches larges et sans parements. Avec cet habit le pantalon est en satin de laine noire sans sous-pieds, les souliers vernis, les bas de soie; le gilet, blanc, en piqué fin uni, avec des boutons de la même étoffe, est à châle et très-ouvert; la cravate blanche, la chemise en batiste bouffante sur la poitrine; les manches de la chemise bouffent aussi et sont fermées par un poignet d'un centimètre de haut, qui s'agrafe par un double bouton de malachite ou de lapis-lazuli. Le pardessus qu'on met avec cette toilette de soirée, et qu'on laisse en entrant dans l'antichambre, est en casimir noir doublé en satin noir très-souple, forme de redingote dite à la propriétaire.

Les pantalons de printemps se feront et se font déjà en satin de laine façonné, gris, bronze ou noir; quelques-uns à carreaux très-effacés. A Longchamp, la coupe et l'étoffe des redingotes légères seront tout à fait décidées. Nous tiendrons au courant nos lecteurs.

C'est aussi à Longchamp que nous verrons groupés sur le devant des calèches les charmants enfants pour lesquels madame Leroy (*au Zéphire*) prépare déjà des vêtements plus légers. Pour les petits garçons, le satin de laine remplacera le velours et le drap; pour les petites filles, les baréges et les jolis taffetas à carreaux succéderont aux mérinos et aux popelines. Mais ce qui rend les habillements d'enfants de madame Leroy incomparables, c'est la coupe qu'elle leur donne, et ce sont aussi les ornements qu'elle emploie, toujours d'un goût exquis.

Madame Dumoulin prépare pour la belle saison des corsets en gros de Naples blanc qui seront adoptés par nos élégantes: ils sont légers et à la fois souples et fermes; l'absence de goussets supprime les coutures transversales, qui blessent et froissent la taille.

Madame Inger taille déjà ses mantelets en taffetas, en grenadine et en mousseline unie ou à ramages. La variété des mantelets sera innombrable cette année, depuis le mantelet-pelisse jusqu'au mantelet-fichu; toutes les formes seront essayées, et c'est un bien, car les formes diverses sont nécessitées par la diversité des tailles. Les volants y domineront comme garniture pour les mantelets de soie comme pour ceux de mousseline.

*Au Sablier*, Arnould vient de renouveler ses étoffes de deuil: les baréges unis noirs et gris et les baréges à carreaux soie et laine s'étalent à côté de charmantes capotes de crêpe noir ornées de jolis tours de tête en jais noir et en crêpe gris où le jais blanc se marie à la blonde. Les chapeaux nous ramènent naturellement aux demoiselles Romain. Elles ont déjà et elles auront plus nombreuses dans huit jours les plus délicieuses capotes qu'on puisse imaginer; nous en donnerons une description détaillée à nos lectrices dans notre prochain

bulletin, ainsi que des chapeaux habillé, auxquels les demoiselles Romain savent toujours donner un cachet de bonne compagnie et de distinction.

Madame Célestine Quillet nous promet pour la fin de mars une foule de robes de haute nouveauté; en attendant, le taffetas est toujours l'étoffe préférée. Les dernières robes de taffetas sorties des mains de l'habile couturière sont à quatre volants bordés d'un effilé en soie de quatre centimètres de haut. L'effilé se répète en garniture au corsage, autour des basques et des manches.

Un charmant peignoir du matin qui sera beaucoup porté ce printemps est le peignoir en jaconas blanc avec col d'angrelure bordé de valenciennes, revers de manches d'angrelure ornés de la même dentelle, et longue bande d'angrelure partant d'en haut, au-devant du corsage, et allant en s'élargissant jusqu'au bas de la jupe. On double ce clair treillis d'angrelure de florence rose ou bleu de ciel; le ruban qui se noue à la taille est de la même nuance que cette doublure, et l'on ne saurait rien imaginer de plus coquet que ce déshabillé du saut-de-lit, que l'on peut admirer chez madame Daniel Deray.

Nous avons à parler à nos lectrices de tables merveilleuses; qu'elles se rassurent, il ne s'agit pas de tables tournantes: dans notre siècle, les seuls vrais miracles sont les miracles de l'industrie. Ceux-là ne rencontrent pas d'incrédulés; ils se manifestent chaque jour plus inouïs et plus convaincants. La table suspendue de Krieger est une de ces inventions qu'il faut décrire en détail; nous y reviendrons dans huit jours.

### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe de taffetas mauve: corsage uni fermé par de petits boutons d'or guillochés. — Col en point de Bruxelles. — Manches de mousseline blanche avec un poignet en point de Bruxelles. — Châle de cachemire noir brodé d'or. — Capote en taffetas mauve; touffes de plumes mauve de côté.

*Seconde toilette.* — Robe de moire antique; les ornements noirs du corsage sont formés par des rubans de moire noire. — Chapeau blanc en satin et blonde, orné de deux branches de roses sans feuilles sur les côtés.





## UNE AME AU VIOLON.

« Le célèbre violoniste Paganini mourut à Nice il y a environ quatorze ans. Il ne reçut pas les derniers sacrements, et l'évêque ne voulut pas permettre qu'il fût enterré en terre sainte. Ses exécuteurs testamentaires firent déposer le corps dans une place particulière et commencèrent des procédures légales. La cour de Nice ayant décidé contre eux, ils en appelèrent à la cour archiépiscopale de Cenoa, qui cassa le jugement de la cour inférieure et ordonna que les restes de Paganini seraient enterrés au cimetière. La cour archiépiscopale de Nice en appela de cette décision à la cour de Turin, qui depuis l'a confirmée. Comme trois appels sont permis en matière ecclésiastique, la cour de Nice en a appelé à un tribunal établi par le saint-siège. L'affaire en est là maintenant. »

(*The Critic*, 1<sup>er</sup> octobre 1853.)

Plusieurs années se sont écoulées depuis que nous sommes possesseurs des révélations que l'article de l'excellent journal *the Critic* qui nous sert d'épigraphe nous fait aujourd'hui un devoir de publier. Nous les abandonnons à la sagacité du lecteur apte à prononcer sur le merveilleux qui les accompagne, merveilleux toutefois moins extraordinaire que les circonstances qui ont accompagné le mois dernier l'apparition du revenant de Chelsea, et les faits rapportés par mistress Lucinda Elliot, le gracieux poète, sur les mystères de certains châteaux dans les colonnes du *Lady's Newspaper*. Un fait constant, c'est que les dépouilles mortelles de l'homme extraordinaire qui fait l'objet de ces révélations attendent encore à Nice que le pape Pie IX veuille bien permettre qu'elles soient inhumées. On dit même que chaque nuit, à une heure cinquante-trois minutes du matin, les bougies de la chapelle ardente où elles sont déposées s'éteignent subitement sans que jusqu'à ce jour on ait pu parvenir à en savoir la cause. C'est aux esprits forts à expliquer des faits d'une si étrange nature. Nous ne pouvons qu'exclamer avec le poète :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

J'avais parcouru l'Italie : Rome, la ville des papes, Florence, la ville des fleurs ; Milan, si fière de son Dôme, achevé enfin ; je voulus voir Gènes la superbe. Quel voyageur, après avoir une seule fois visité Gènes, peut oublier la rue Balbi avec ses palais de marbre, ses brillantes fresques, ses bouquets d'orangers ? Celui qui n'a pas vu cet amas de palais ne saurait y croire. Qui peut oublier aussi ce ciel pur dont la douce teinte bleue se reflète dans la Méditerranée,

et dont la chaleur est tempérée par l'haleine suave et voluptueuse de l'*Aria Marina* ? Ce tableau magnifique a malheureusement sa contre-partie, et tout près de la rue Balbi serpentent plusieurs ruelles dont la saleté et la misère ont pris possession, où à chaque instant du jour les plaintes et les malédictions se font entendre.

Dans l'un de ces misérables repaires vivait au commencement de ce siècle, en 1840, inconnu et pauvre, un homme dont le nom a été porté depuis en triomphe par la renommée dans toutes les parties de l'Europe, et qui au jugement du monde musical a atteint la perfection de son art, Nicolo Paganini, dont le portrait par Georges Patton (soit dit par parenthèse) est un chef-d'œuvre. Une étroite échoppe était sa demeure, et il lui fallait beaucoup de soins pour gagner comme facteur d'instruments de musique de quoi vivre lui et sa vieille mère, qui depuis quelques années était sa seule compagne.

Leur position à tous deux était devenue de plus en plus précaire et le petit patrimoine que Paganini avait recueilli à la mort de son père ayant été dissipé peu à peu par les besoins de tous les jours, le pauvre Génois s'était vu déchoir d'un état d'aisance comparative jusqu'à la rigoureuse obligation de gagner son pain de chaque jour par une journée entière du plus pénible travail.

En présence de cette détresse toujours croissante, venait toujours aussi se placer le souvenir de temps meilleurs. Il y avait eu en effet une époque où la boutique de Nicolo avait présenté l'apparence de l'aisance et du bien-être ; sa mère Brigitte et lui-même avaient été vêtus avec élégance ; et comme peu d'artisans s'étaient consacrés dans Gènes au même métier, Paganini avait pu faire ses affaires avec assez de succès. Dans cette période de quasi prospérité, on le voyait, presque constamment assis sur le seuil de sa modeste habitation, travailler de grand cœur, tout en fredonnant quelques airs de sa ville natale. Sans être d'une gaieté très-expansive, il savait répondre aux plaisanteries et aux brocards que lui lançaient les jeunes filles, dont l'habitude était de soulever leurs voiles en passant devant sa maison, afin de jeter un regard curieux sur sa maigre et disgracieuse figure, qu'un spirituel sourire venait alors animer. Dans ce temps-là, l'indépendance d'un avenir prochain était son rêve ; mais au commencement de 1840, moment où se rapporte notre récit, ce rêve avait entièrement disparu.

Le malheur s'était installé chez Nicolo, et ses espérances alors déçues avaient fait place à une continue mélancolie, à une pauvreté sans remède. Il était devenu monomane. Une idée fixe s'était emparée de son esprit, le dominait et le torturait nuit et jour ; il ne s'appartenait plus, et subissant le joug inflexible qui pesait sur lui, l'inexorable détresse dans laquelle il s'engageait avec sa mère n'avait aucune influence sur sa raison. En vain Brigitte essayait-elle de le rappeler à une juste appréciation de leur sort commun ; ses ob-



servations étaient dédaignées, repoussées même avec colère; délaissant de plus en plus le travail dont quelques pratiques continuaient de le charger, Nicolo absorba successivement toutes ses épargnes, et jusqu'au prix de ses meubles et de ses vêtements, pour arriver à la réalisation de l'unique pensée dont il était possédé.

Au surplus, il faut avouer que s'il avait quelques chances d'atteindre le but désiré, la spéculation était bonne. Paganini était possesseur d'un violon du célèbre facteur de Mantoue Tardini, que divers acheteurs avaient voulu lui acheter pour des sommes considérables; il s'était toujours refusé à ce marché, et le projet d'imiter, de reproduire ce précieux instrument était soudain entré dans sa tête, et il se disait que s'il pouvait exécuter un violon copié sur ce modèle avec une exactitude mathématique, composé du même bois, coloré et verni de la même manière, le mérite serait le même quant à la qualité des sons, et par suite la valeur aussi la même aux yeux des acheteurs; ce premier essai réussissant, tout le reste suivait sans difficulté: sa fortune était faite.

Cependant, en dépit des efforts les plus obstinés, il se trouvait qu'il y avait toujours quelque différence presque imperceptible entre la copie et l'original. Quand il avait, à force de recherches, découvert ce point de dissemblance, il se remettait à l'œuvre, de plus en plus impatient de réussir. Vaines tentatives! On eût dit qu'un malin génie l'avait condamné au cruel supplice d'entrevoir incessamment le but, d'y toucher presque, mais sans pouvoir le saisir. Vainement il avait eu recours à la science d'un professeur qui faisait de son mieux pour résoudre son problème par quelque nouvelle application de la théorie des sons.

« Qui sait, s'écria-t-il un jour après une pénible et inutile conférence et en levant sur le professeur ses yeux dont le regard pénétrant semblait surnaturel, qui sait si nous ne devons pas chercher ailleurs la solution de nos doutes? les mots sont-ils ou ne sont-ils pas la représentation de nos idées? Eh bien! quand je parle de l'esprit musical qui erre autour de mon violon, j'ai peut-être, sans y songer, heurté l'obstacle qui m'arrête; peut-être y a-t-il en effet une âme de la musique; mais comment évoquer cette invisible puissance? J'ai entendu parler d'un Mozart, d'un Allemand, qui avait produit des effets merveilleux avec une flûte enchantée; pourquoi n'y aurait-il pas aussi un violon enchanté?

Son interlocuteur le jugea décidément fou, et après quelques mots d'une réponse vague, il se retira en hochant la tête. Laisse seul, Paganini s'engagea sans aucun frein dans ses réflexions; une circonstance en apparence indifférente vint à son aide. Une pratique avait laissé dans sa boutique un livre que dans ses rares moments de loisir il avait feuilleté tout en caressant son idée favorite; car lorsque ses mains n'étaient pas occupées à l'ouvrage, sa pauvre cervelle travaillait avec une égale activité.

Or, quel était ce livre? c'était un de ces respectables monuments de la patience florentine, sorti au commencement du dix-septième siècle des presses de Messer Giulio Aliberti; c'était le prototype des encyclopédies modernes et de tous les recueils publiés par les sociétés *for the diffusion of knowledge*. L'auteur annonçait modestement qu'il traitait de tout, *de omnibus rebus*, et sans doute encore de *quibusdam aliis*. Ce qu'il présentait au lecteur, c'était tout bonnement un répertoire universel, ni plus ni moins. A côté d'un chapitre sur la forme du gouvernement, il y en avait un sur les onze mille vierges de Cologne, une recette pour faire du vin de Chypre suivait immédiatement une dissertation sur le concile de Trente, que sais-je?

Cependant comme Paganini, avec un *dolce far niente* digne du lazzarone de Naples, tournait nonchalamment et avec une rare indolence les feuillets de ce livre, il rencontra ce titre: *Transmigration des âmes*. Aussitôt il tombe en extase, persuadé que son heure est venue et que le grand arcane qu'il poursuit va enfin lui être révélé. Il ne lit pas, il dévore le chapitre qui traite avec de longs développements de la théorie indienne sur la métempsycose, et se croyant illuminé par des rayons directement venus du ciel, il se prépare pour la grande expérience physiologique qui va couronner ses efforts.

Il y avait trois mois que le volume dont nous venons de parler avait attiré l'attention de Paganini et fait naître en lui la conviction qu'il pourrait expliquer le dogme de l'éternelle migration des âmes des corps animés à ceux qui ne l'étaient pas, lorsque sa demeure devint le théâtre d'une lugubre et étrange scène. Il était une heure du matin. Un silence d'une imposante solennité régnait dans les rues de Gènes. Dans une pièce qui servait d'arrière-boutique, et où la vieille mère de Paganini se retirait habituellement, un corps était gisant sur un grabat, et la lumière vacillante d'une lampe permettait de reconnaître que dans quelques moments le corps agité par un reste de convulsions allait devenir un cadavre. C'était Brigitte; la mort allait la saisir sur le même lit où trente ans avant, Nicolo, l'enfant de son affection, avait reçu le jour.

Le cœur humain a des mystères dont nous ne chercherons pas ici à sonder les profondeurs. Pour arriver plus tôt à la réussite de sa théorie, Paganini eût-il hâté ce moment suprême qui allait lui enlever une mère? Nous ne pensons point qu'il en fût venu à ce degré d'insensibilité philosophique, et cependant ses traits offraient un singulier mélange de sentiments divers dans lesquels perçait une sorte de joie affreuse recouverte d'un voile de stupeur indéfinissable. La pauvre vieille dame se mourait d'un cancer; et elle était en proie aux tortures d'une douloureuse agonie, manifestant seulement par des gémissements inarticulés que la vie était encore en elle. Debout à côté de son lit, était Nicolo, pâle, hagard, mais décidé; pas une larme qui s'échappât de



ses yeux secs et arides; pas un de ses muscles qui exprimât un sentiment de sympathie filiale; non, toutes ses facultés se concentraient à guetter le dernier soupir de la mourante, tandis qu'à ses lèvres déjà glacées il appliquait l'extrémité d'un tuyau de cuir, dont l'autre bout entraînait dans son violon posé près de là sur une table.

A une heure cinquante-trois minutes et quelques secondes, la respiration de Brigitte cessa; son pouls s'arrêta, son œil devint fixe, et Nicolo, réprimant à peine l'explosion d'une joie barbare, enferma soigneusement dans son tube le dernier soufflé qui venait de s'y introduire. Rouvrant ensuite ce conduit du côté qui communiquait au violon, il y fit adroitement glisser l'âme maternelle. L'expérience que depuis trois ans Paganini méditait d'accomplir était enfin arrivée à bien.

A ce terrible résultat obtenu, et quoique cette usurpation sur les choses invisibles fût préparée de longue main, Nicolo ne fut pas assez maître de lui pour dominer son émotion intérieure. Au moment où il vit que sa grande tâche était accomplie, au moment où il sentit l'âme de Brigitte glisser, puis circuler dans son violon, cédant à l'empire des émotions diverses qui se pressaient tumultueusement en lui, ses yeux se fermèrent, et il tomba à terre frappé d'éblouissement et complètement évanoui; lorsqu'il reprit ses sens, le soleil avait parcouru une grande partie de sa carrière. — Ce ne fut que par degrés que Paganini retrouva le souvenir des affreux événements de la nuit; il s'approcha en tremblant du lit fatal, ferma les yeux de Brigitte, qui semblaient, en se fixant sur lui, exprimer un reproche mélancolique; puis, secouant toute impression de repentir, il s'élança sur son violon et, en présence du cadavre de sa mère, en toucha délicatement les cordes. O prodige!... par les sons divins qu'il obtint, il s'assura que la doctrine de la transmigration des âmes ne l'avait point trompé; son instrument avait une voix qui donnait un avant-goût de la musique céleste, une idée de la voix des anges!

Aux funérailles de Brigitte tous les assistants furent scandalisés du sourire infernal qui se faisait jour involontairement sur les joues blêmes de Nicolo; en vain voulait-il grimacer la douleur, sa figure contractée se refusait à personnifier ce mensonge, et une joie hideusement réprimée l'emportait malgré ses efforts.

Quoi qu'il en soit, l'étude vint bientôt perfectionner la puissance magique que Paganini avait ainsi acquise. Il quitta Gènes, où l'envie et le soupçon s'attachaient à ses pas, et déploya ses talents sur les plus vastes théâtres, à Rome et à Naples. Au Vatican, il eut l'incroyable effronterie de jouer sur l'âme de sa mère plusieurs airs qui firent rêver le ciel à Pie VII et à ses cardinaux; le souverain pontife, après avoir consulté son ministre Consalvi, déclara cette musique vraiment céleste, jugement téméraire qui démentait son infailibilité, puisque, loin d'être au ciel, l'âme de Brigitte était condamnée par son propre fils aux angoisses d'un

purgatoire musical, tantôt faisant mugir un *De profundis* ou un *Stabat* sur les notes basses, tantôt faisant crier un *Gloria in excelsis* ou un *ut altissimo* à l'aigu.

De la ville éternelle, Paganini s'abattit sur la ville mondaine par excellence; il vint à Paris chercher la gloire, et il l'y trouva. Son début à l'Académie royale de musique électrisa l'auditoire. La figure satanique de Paganini eut un succès de vogue parmi les jeunes Parisiennes; elles retrouvèrent en lui avec bonheur, je dirai même avec délice, avec passion, la personification du Vampire, qui vingt ans plus tôt avait électrisé le cœur de leurs mères sous les traits de l'acteur Philippe, de la Porte-Saint-Martin. Depuis longtemps en France le règne des chérubins est passé; de nos jours, pour plaire, il ne faut plus charmer, il faut étonner; de l'étonnement à la fascination il n'y a qu'un pas, et il se fait vite; aussi soyez plutôt Vidocq que Monthyon, plutôt Lacenaire que Vincent de Paule; je le répète, le siècle est passé au culte du laid, et il faut retourner le vers de Boileau et dire en l'an de grâce 1853 :

Rien n'est beau que le laid, le laid seul est aimable.

Ma plume est trop chaste pour raconter les amoureux triomphes de Nicolo; il me suffit de dire qu'il exploita l'âme de sa mère de la manière la plus large pour la perte de ses nombreuses victimes. Rassasié de gloire et saturé d'amour, une nouvelle passion se développa en lui, passion insatiable, l'amour de l'or. Il vint à Londres, où des trésors plus grands que ceux du Potosi sont promis à tout inventeur d'un plaisir nouveau.

Dans la capitale des trois royaumes l'irrésistible influence de l'or parla au cœur de l'artiste plus haut que toute autre passion. Bientôt son génie créateur absorba toutes les pensées, toutes les distractions. Des biographies furent fabriquées en son honneur, de graves physiologistes écrivirent des essais sur son organisation physique; sa figure fut dénaturée par les artistes (Georges Patton excepté), et plus d'une beauté sentimentale lui exprima de la manière la plus touchante une tendre admiration; bien plus, les ponts-levis des forteresses aristocratiques s'abaissèrent devant lui (ce qu'elles ne feraient jamais pour un Victor Hugo ou pour un Lamartine), et les plus grands noms le fêtèrent avec empressement. Depuis Velutti, dont il fit pâlir l'astre éclipsé, nul n'avait occupé avec plus de puissance les cent voix de la renommée.

Paganini était enivré de gloire et accablé d'or... Mais dans ce monde il n'est qu'heur et malheur, et la roche Tarpéienne, on le sait, est près du Capitole. La coupe remplie d'ambrosie devait brûler les lèvres qui en savouraient les dernières gouttes. Paganini avait pris la résolution de partir pour la France, lorsque son mauvais génie lui inspira la funeste idée de donner un nouveau et dernier concert. Le prix des places fut triplé cette fois. C'était à l'Opéra. — Or, parmi les auditeurs se trouvait le sommelier de l'ambassadeur \*\*\*.



Le sommelier était natif de Gênes, et dans les beaux jours de sa jeunesse il avait connu et aimé Brigitte. Les souvenirs de cet attachement ne s'étaient jamais altérés dans son cœur. Dès que les sons du violon de Paganini eurent frappé ses oreilles, mille impressions de jeunesse, de patrie, de félicité, de larmes également délicieuses, furent réveillées en lui par cette voix plaintive de son premier amour qui s'échappait du violon. L'humanité est trop faible pour de pareils ébranlements; le vieux sommelier s'évanouit. Quelques-uns de ses intimes, il est vrai, déclarèrent qu'il avait fait à son dîner de ces libations auxquelles sait si bien résister une tête véritablement bretonne; mais quant à lui, il soutint obstinément le lendemain matin (car dans cette lamentable soirée on l'avait porté jusqu'à son lit dans un état pitoyable), il soutint, disons-nous, qu'il avait très-distinctement reconnu la voix de Brigitte, et qu'à cela seulement son évanouissement devait être attribué. Tout aussitôt il courut au n° 22 de Regent-street, se fit introduire chez Paganini, et du plus loin qu'il l'aperçut, lui cria du ton le plus pathétique : « Où est ta mère ? »

Non... cette interpellation faite par le Tout-Puissant au premier meurtrier : « Caïn, où est ton frère ? » ne produisit pas sur le frère d'Abel un effet plus terrible que l'interpellation du sommelier sur Paganini. Éperdu, il murmura quelques mots inintelligibles, remua la tête à la manière d'un possédé, puis s'élança hors de sa chambre, son violon sous le bras. Par son ordre, les chevaux furent mis immédiatement à sa voiture, et Paganini quitta l'Angleterre avec l'intention de n'y plus revenir.

Arrivé à Douvres, de Douvres à Calais, de Calais à Paris, Paganini apprit dans cette dernière ville que le sommelier, peu d'heures après son entrevue avec lui, était mort d'une congestion cérébrale, et que tout ce qu'il avait dit de la voix de Brigitte emprisonnée dans son violon avait été pris pour les extravagances d'un cerveau malade. Rassuré, Paganini laissa voir sur son maigre et pâle visage un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui, jeta un regard équivoque sur son instrument, et après avoir (singulière inconsistance de la superstition) fondé à Notre-Dame de Paris une messe pour le repos de l'âme de Brigitte, de nouveau il revint en Angleterre avec cette même âme dans sa boîte à violon. Dire ce qu'il moissonna de guinées pendant cette seconde excursion n'est pas possible. L'*Income tax* alors n'était pas encore imaginé; ce fut même, dit-on, la prodigieuse facilité avec laquelle Paganini préleva sur toutes les classes de la société anglaise ces masses de guinées qui suggéra l'idée à sir Robert Peel d'établir cette lourde charge, que ne compense pas même aujourd'hui aucune harmonie à entendre, aucun sourire satanique à étudier.

Rassasié de gloire, mais jamais d'écus, Paganini traîna ses dernières années péniblement, tantôt au nord, tantôt au midi, semant partout l'enthousiasme,

recueillant l'or et le désespoir. — Plus en effet ses jours s'avançaient, plus le remords bouleversait son cœur, plus ses joues devenues de plus en plus creuses témoignaient malgré lui de ses souffrances occultes. C'est que chaque nuit, à une heure cinquante-trois minutes du matin, un soupir d'une nature étrange, plaintif, mais imprégné de terreur, venait porter le trouble dans ses sens agités... C'était le soupir d'une âme en peine. C'était l'âme de la pauvre Brigitte s'efforçant, mais en vain, de franchir l'étroite prison où elle était enfermée, et ne parvenant qu'à briser chaque nuit la chanterelle du fatal instrument, où un fils dénaturé accomplissait principalement ses tours de force prodigieux, affectant de ne jouer que sur cette quatrième corde qui n'était autre que la pauvre Brigitte elle-même.

Nous passons sur la vie privée de cet homme, et rapidement; nous disons seulement qu'il eut un fils, et qu'étant de passage à Marseille, il s'en alla de chirurgien en chirurgien et pour ainsi dire de barbier en barbier pour obtenir d'un de ces hommes de faire une opération au petit doigt de son fils; il s'agissait de lui trancher le nerf qui en occasionne le jeu, afin d'empêcher à jamais le jeune Achille (il se nommait Achille) de pouvoir jouer du violon; malgré son avarice, il offrait une somme considérable au praticien. A la gloire du Marseillais, il ne trouva pas un homme parmi eux, tel bas placé qu'il fût, qui voulût entendre à une telle proposition, et Paganini fut honteusement chassé de la ville. Ceci est de l'histoire. Trouva-t-il ailleurs un opérateur plus complaisant? Lui seul le sait; ce que l'on sait aussi, c'est que son fils ne joua jamais du violon.

Enfin un jour, dans une soirée donnée par le marquis de Bryas, comme Paganini jouait un concerto, il s'aperçut trop tard qu'il était une heure vingt minutes quand il commençait son morceau. Sa figure se couvrit soudain de pâleur, car il frémit à la pensée qu'il pourrait être surpris par la cinquante-troisième fatale minute qui chaque nuit lui rappelait son crime de lèse-nature. Cependant dans l'espoir d'échapper à ce désastre, il redouble de vitesse et joue cette fois avec un véritable délire. Tout tourbillonnait à ses yeux. Son archet, mille et mille fois plus agile encore que de coutume, brûlait les cordes du violon, qui rendait des sons convulsifs tenant à la fois du ciel et de l'enfer. Les spectateurs, émus au dernier point, retenaient leur souffle pour ne rien perdre de cette fantastique musique, quand tout à coup la chanterelle se détendit sous l'archet de l'artiste, le chevalet vola en éclats; puis, tandis que le violon tombant se brisait en laissant échapper un son si puissant d'harmonie qu'il semblait être une vibration des mélodies célestes, Paganini lui-même tombait sans force, affaîssi, épuisé sous le poids d'une gloire que seul il savait ne plus devoir être pour lui qu'un vain rêve.

Transporté chez lui, une fièvre brûlante saisit Paganini, et dans son délire : « Mon violon ! mon violon !... »



s'écriait-il, ma vie pour mon violon!... » Hélas ! pouvait-on lui rendre ce qui n'existait plus !... Quelques jours cependant s'écoulèrent où, devenu plus calme, il parut avoir perdu jusqu'au souvenir de la soirée du marquis de Bryas. Ce fut dans une de ces heures de quiétude qu'il fit approcher de son lit de mort le jeune Camille Savori (devenu le grand artiste que vous savez), et lui remettant son violon (qu'il croyait être l'instrument surnaturel, mais qui n'était en réalité que celui de Tardini, sur lequel il avait modelé le sien et dont il ne s'était jamais défait) : « Sois mon successeur, dit-il à Camille, je te lègue mon violon, — mon génie, — ma gloire ; — mais, mon enfant, ne te sers de cet instrument que de six heures du matin à minuit, et chaque soir prends soin d'en démonter la chanterelle, si tu ne veux voir l'instrument lui-même se briser en éclats et l'âme de ma mère... »

Il ne put achever, les souvenirs de la soirée du marquis de Bryas revenant vivants à son esprit, un nouveau délire s'empara de lui, et dans des convulsions inexprimables il expira. — L'horloge marquait une heure cinquante-trois minutes du matin.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

## LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES.

DE LA BEAUTÉ.

(SUITE ET FIN.)

Les Anglaises sont généralement trop blanches, ce qui fait qu'elles paraissent fades ; mais elles ont tant de sentiment qu'elles méritent bien du retour.

Une Suédoise, malgré sa blancheur et sa bonne mine, s'annonce souvent avec trop de fierté ; et ce ton ne peut guère lui être avantageux que dans le ménage.

Les Allemandes pèchent souvent par trop d'embonpoint ; mais elles ont beaucoup de sincérité et de douceur, et peut-être aussi quelquefois un peu trop d'ingénuité. Elles conservent longtemps leur fraîcheur.

Les Italiennes abondent en sentiment, et quand elles ont de l'éducation elles sont infiniment aimables : quoi qu'elles soient brunes, elles se passent bientôt.

Les Espagnoles sont tendres, sincères et pleines de feu ; mais elles pèchent souvent par le contraire des Allemandes, c'est-à-dire par la maigreur : les Espagnoles se passent aussi bientôt, de même que les Italiennes. Il est à présumer que les unes et les autres se soutiendraient plus longtemps si elles étaient formées plus tard qu'elles ne le sont.

Trop de feu chez les Grecques empêche qu'on ne s'attache à elles autant qu'elles le méritent d'ailleurs par les agréments de leur figure.

Une Russe aimable ne l'est jamais médiocrement.

Les Polonaises ont plus de vivacité que les Allemandes, et elles ont assez d'agréments pour plaire et assez de mérite pour se faire aimer ; mais comme elles s'attachent plus volontiers à Diane qu'à Vénus, leurs succès répondent à leur goût.

Les Hongroises tiennent des Polonaises, les Danoises des Suédoises, les Hollandaises et les Suissesses des Allemandes, et les Portugaises des Espagnoles.

Beauté des femmes turques.

LES FEMMES turques sont jolies en général ; et dans le bas peuple même, en Orient, il n'est pas de FEMMES qui n'aient le teint frais comme une rose, une peau blanche, polie et douce comme du velours, sans doute à cause de l'usage fréquent des bains. (Belon.)

Beauté des Géorgiennes et des Circassiennes.

De toutes les FEMMES de notre globe, les Géorgiennes, les Circassiennes, les Mingréliennes, et en général celles de tout le Gurgistan, de l'Imirette et des environs de la chaîne du mont Caucase, passent pour les plus ravissantes par leurs formes parfaites, l'éclat de leur teint, la délicatesse de leurs contours, les grâces et l'air de volupté qui semblent s'exhaler de toute leur personne. (Chardin.)

Beauté des Albanaises.

Les Albanais (je veux parler ici des montagnards, et non de ceux qui cultivent la terre dans les provinces) ont en général très-bonne mine. Nous avons trouvé entre Delvinachi et Libochabo les plus belles FEMMES que j'aie jamais vues pour la taille ou pour la figure. Elles étaient occupées à réparer un chemin qui avait été dégradé par les torrents...

... Les Albanaises sont beaucoup plus jolies que les Grecques, et leur costume est beaucoup plus pittoresque ; elles conservent aussi plus longtemps leur beauté, parce qu'elles sont souvent en plein air. (Byron.)

Beauté des femmes de Cadix.

A Cadix, il y a des filles si douces, je veux dire des dames si gracieuses, que leur démarche seule ferait palpiter le cœur. Je ne puis décrire cela, quelque impression qu'elles aient pu faire sur moi. A quoi les comparer ? je n'ai rien vu de pareil ! Un cheval arabe, un cerf argile, un cheval barbe nouvellement dressé, un caméléopard, une gazelle... Non, ce n'est pas encore cela... Et leur costume ! leur voile... leur robe... Hélas ! il me faudrait consacrer tout un chant pour vous en faire la peinture... Et leurs pieds, et leurs chevilles... Ma foi ! remerciez le ciel que je n'aie point ici des métaphores toutes prêtes. (Allons, ma sage muse,



allons, marchons d'un pas ferme.) Chaste muse!... allons, s'il le faut, il le faut! Que de charme dans ce geste élégant d'une main qui écarte un moment le voile, tandis qu'un coup d'œil irrésistible vous fait pâlir et pénétre jusqu'au fond de votre cœur! O pays cher au soleil, pays d'amour! si je vous oublie jamais, puissé-je oublier de... dire mes prières!... (Byron.)

Lorsque Paphos tomba détruit par le Temps (vieillard maudit, la reine qui soumit l'univers doit te céder aussi!), les Plaisirs s'envolèrent pour chercher un climat aussi doux: et Vénus, fidèle à la mer seule qui fut son berceau, l'inconstante Vénus daigna choisir le séjour de Cadix et fixer son culte dans la ville aux blanches murailles: ses mystères sont célébrés dans mille temples; on lui a consacré mille autels, où le feu divin est entretenu sans cesse. (Byron.)

#### Beauté des femmes arabes.

Les FEMMES arabes ont la taille plus haute en proportion que celle des hommes. Leur port est noble; et, par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leurs voiles, elles rappellent un peu les statues des prêtresses et des Muses. Ceci doit s'entendre avec restriction: ces belles statues sont souvent drapées avec des lambeaux; l'air de misère, de saleté et de souffrance dégrade ces formes si pures; un teint cuivré cache la régularité des traits; en un mot, pour voir ces femmes telles que je viens de les dépeindre, il faut les contempler d'un peu loin, se contenter de l'ensemble, et ne pas entrer dans les détails. (Chateaubriand.)

#### Beauté des femmes athéniennes.

Les FEMMES athéniennes m'ont paru moins grandes et moins belles que les Moraites. L'usage où elles sont de se peindre le tour des yeux et le bout des doigts en rouge est désagréable pour un étranger; mais comme j'avais vu des FEMMES avec des perles au nez, que les Iroquois trouvaient cela très-galant, et que j'étais tenté moi-même d'aimer assez cette mode, il ne faut disputer des goûts. Les FEMMES d'Athènes ne furent, au reste, jamais très-renommées pour leur beauté. On leur reprochait d'aimer le vin. La preuve que leur empire n'avait pas beaucoup de puissance, c'est que tous les hommes célèbres d'Athènes furent attachés à des étrangères: Périclès, Sophocle, Socrate, Aristote, et même le divin Platon. (Id.)

#### Les contrées où se trouvent les plus belles femmes.

Toutes les FEMMES méridionales sont des brunes plus ou moins agréables. Elles ont des yeux fort brillants et vifs, un teint très-animé, excepté dans les contrées trop ardent. Les yeux des Grecques sont grands et très-ouverts. Dans le Nord, les FEMMES sont plus fréquemment blondes et à iris azurés que les hommes: elles ont une blancheur éblouissante, mais qui dégénère

quelquefois en fadeur. Le sexe le plus beau, le plus enchanteur de toute la terre habite dans les contrées tempérées de l'Europe et de l'Orient. Le pinceau d'Apelles, la touche délicate du Corrège et de l'Albane exprimeront-ils ce coloris de rose, ces contours sinueux, ce dessin moelleux et pur, cette légèreté coulante de ses formes? Qui peut rendre cette taille svelte et dégaagée, cette molle élégance de la démarche, ces attitudes pleines de volupté; la pudeur, cette ingénue compagne des grâces, et ce doux sourire des lèvres, et cette flamme pénétrante d'un regard d'amour, dans la Géorgienne, l'Espagnole, l'Italienne, la Française, l'Anglaise, la Grecque, etc.? Comment représenter à nos yeux ces trésors divins que la main de la nature voulut orner de tous ces attraits, que l'amour se plut à couronner de ses dons et de sa magnificence? Roses nouvelles que respecte l'aquilon, ainsi vous ouvrez dans la sécurité votre chaste et timide sein aux rayons séducteurs de l'astre du jour... (Virey.)

#### De la beauté des dames romaines.

Pourquoi ne vous parlerais-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix, devant laquelle le cœur de l'adolescence commence à battre, l'imagination de l'homme s'enflamme encore quand rien ne peut plus l'échauffer, et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard? Pourquoi ne vous parlerais-je pas de la beauté des Romaines?

La beauté est rare ici; comme elle l'est partout ailleurs. La nature y manque souvent, dans la composition de la FEMME, cette charmante combinaison de couleurs et de formes que le regard de l'homme demande quand il aperçoit une FEMME.

La nature n'atteint guère ici la beauté que dans le dessin du visage et que dans celui de la main. Elle ébauche la taille; elle ne finit pas le sein; le pied surtout lui échappe; elle ne fait pas non plus également bien toutes les espèces de fleurs dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules; mais je crois tout simplement que si les épaules des Romaines paraissent plus belles, c'est qu'elles paraissent davantage; peut-être aussi que l'embonpoint, qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne saurait mettre plus à leur place ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou; elle ne saurait employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes; tous les détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint! il est pétri de lis et de roses. Quel incarnat! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et tout



entière vient frapper le cœur; le premier regard la saisit, le moindre souvenir la rappelle.

Mais comme tout est compensé dans ce monde, si une Romaine reçoit de la nature cette beauté qui étonne et qu'on admire, elle n'en obtient point cette grâce qui attendrit et qu'on aime. Si elle possède ces attraits constants qui ne font d'une belle FEMME qu'une beauté, il lui manque ces grâces fugitives qui d'une personne aimable en font vingt. Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire; vous ne verrez jamais sur ce front si pur passer un plaisir ni une peine; jamais ces traits si accomplis légèrement ondulés, comme une eau vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une FEMME très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement par ses mouvements les proportions de la figure; mais aussi à la place de la beauté elle met la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une âme.

Mais quelles belles mains! et de belles mains sont si belles! elles sont si rares!

La beauté chez les Romaines s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici cette rose n'a point de bouton. Une Romaine à quinze ans est en pleine beauté, et comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge dans peu tous les traits et en disproportionne toutes les formes: au reste, c'est à cette même mollesse qui flétrira en si peu de temps toutes les délicatesses de sa figure qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil et qu'elle prodigue aux regards.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement: elle s'y tient toujours renfermée, elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une FEMME! — Celle des Romaines ressemble à leur figure: elle est belle, mais elle n'a point d'âme; elle a quelquefois les éclats de la passion, mais presque jamais ses accents. Enfin, qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas dans son cœur et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connais au moins trois: *Teresa, Rosalinda et Palmira P...*

Il est vrai que, passant leur vie avec des étrangers dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur sont continuellement en haleine.

Teresa est Armide en miniature. Palmira eût ressemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque chose de toutes les FEMMES qui plaisent dans tous les pays du monde: elle remue la paupière, et c'est

une grâce; elle remue les lèvres, et c'est une grâce. Ces trois sœurs ont toutes des talents. Elles dansent avec une mollesse! elles chantent avec une expression!...

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs ni les respirer longtemps. (Dupaty.)

De la beauté des Françaises.

Les Françaises sont-elles belles? On peut croire que non; mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas. Sans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les grâces.

Beauté de la Parisienne.

La Parisienne est-elle belle? comment est-elle belle? l'est-elle longtemps?

Un jour la fée Bleue descendit sur la terre dans l'intention courtoise de distribuer à toutes ses filles les habitantes des divers pays les trésors de faveurs qu'elle portait avec elle.

Son nain Amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune FEMME de chaque nation se présenta au pied du trône de la fée Bleue. Toutes ces unités finirent, on l'imagine, par former une foule assez considérable. Ceci se passait longtemps avant la révolution de juillet 1830.

La bonne fée Bleue dit à toutes ses amies: « Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite? » Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu. La fée Bleue borna là son discours, et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna à la jeune FEMME qui représentait toutes les Castilles des cheveux si noirs et si longs qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

À l'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit;

À la Turque, un embonpoint rond comme la lune et doux comme la plume de l'eider;

À l'Anglaise, une aurore boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules;

À une Allemande, des dents comme elle en avait elle-même, et ce qui ne vaut pas mieux que de belles dents, mais qui a son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer;

À une Russe, la distinction d'une reine.

Puis, passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, le bon sens dans le cœur d'une Flamande, et quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

— Et moi? lui dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

— Je vous avais oubliée?



— Entièrement oubliée, madame.

— Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant? le sac aux largesses est épuisé.

La fée réfléchit un instant, puis rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées, elle leur dit : — Vous êtes bonnes, puisque vous êtes belles; il vous appartient de réparer un tort très-grave de ma part : dans ma distribution, j'ai oublié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup.

Comment refuser à une fée, et surtout à la fée Bleue?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne, et lui jetèrent en passant l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu de rose de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce qu'elle put de sa sensibilité; et il se fit ainsi que la Parisienne, d'abord fort pauvre, fort obscure, très-effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et beaucoup mieux dotée qu'aucune de ses compagnes. (Léon Gozlan.)

Pourquoi une femme paraît belle.

On peut bien dire pourquoi une FEMME paraît généralement belle, mais il serait impossible de trouver la raison qui la rend plus agréable à une personne qu'à une autre. Comment expliquer ce rapport inconnu entre nos organes et l'objet qu'ils aperçoivent? C'est vouloir découvrir pourquoi l'on préfère le rouge au noir. Cependant l'on pourrait dire qu'une FEMME a toujours de la beauté lorsque l'ensemble de ses traits peint la douceur, la candeur et l'honnêteté. (Madame Necker.)

## POÉSIES.

A MADAME L. C.

Pour vous, que vous soyez la charité qui pleure,  
Ou la muse qui chante afin d'arrêter l'heure,  
Ou la femme rêveuse au bord de son miroir,  
Vous êtes toujours bonne et toujours belle à voir.

La beauté, n'est-ce pas, c'est le bonheur, madame?  
Aussi vous en avez plein les yeux et plein l'âme;  
Et sous vos cheveux blonds si j'ai surpris des pleurs,  
C'est qu'il faut, n'est-ce pas, quelque rosée aux fleurs?

Le soleil sans la pluie incendierait les roses;  
Laissez donc faire à Dieu qui fait bien toutes choses :

Priez, regardez-vous, et chantez à la fois;  
Car c'est pour nous aussi que Dieu fit votre voix !

MADAME DESBORDES-VALMORE.

A MA MÈRE.

SONNET.

J'aime les sons lointains du cor sur l'autre rive,  
Ou l'air que le berger souffle dans ses roseaux;  
Le chant des laboureurs qui des vallons m'arrive,  
Les lentes voix des nuits sur la nappe des eaux.

J'aime le blanc courlis qui sur les flots dérive;  
Les fleurs, dans les jardins; dans les bois, les oiseaux;  
Dans les pampres, le vol du merle et de la grive;  
Au foyer, le vieux conte et le bruit des fuseaux.

J'aime les beaux aspects qui donnent de longs rêves,  
Le soleil se couchant à l'horizon des grèves;  
J'aime le vent qui gronde et le vaisseau penché,

Le nuage changeant où se plaît ma chimère,  
Et l'écho qui répond, comme un ami caché;  
Mais ce que je chéris surtout, c'est toi, ma mère!

ÉVARISTE BOULAY PATY.

## REVUE MUSICALE.

L'Étoile du Nord a repris sa course brillante, grâce au rétablissement de mademoiselle Duprez, et va bientôt scintiller au firmament de toute l'Europe; on l'annonce déjà à la Haye, et à la fin d'avril, à l'occasion du mariage du jeune empereur d'Autriche, elle doit faire son apparition à Vienne. Pour l'Allemagne, cet opéra n'est pas tout à fait nouveau, puisque plusieurs morceaux sont tirés du *Camp de Silésie*, opéra de circonstance, écrit à Berlin pour les débuts de Jenny Lind; — mais les morceaux inédits sont en si grand nombre et d'un effet si prodigieux qu'ils valent bien plusieurs opéras nouveaux. Et voyez quel succès d'enthousiasme pour le maître, quel succès d'argent pour la direction! Allez demander un fauteuil de galerie ou une première loge, et l'on vous inscrira pour la vingt-deuxième représentation, et nous ne sommes qu'à la douzième. Il est vrai que si vous tenez absolument à y aller plus tôt, vous trouvez tout autour de l'Opéra-Comique des sous-comptoirs, où l'on escompte votre dilettantisme et où l'on bat monnaie avec votre impatience; pour la simple somme de quinze ou vingt francs



vous aurez une place de la valeur ordinaire de cinq francs. Je ne sais si la direction refuse ainsi des places dans la certitude de les vendre plus cher, et pour doubler ses recettes, — ou bien, si une société en commandite a acheté toutes les places pour une vingtaine ou une trentaine de représentations, pour les revendre avec un profit de 100 pour 100.

La maison Brandus, qui possède, comme vous le savez, toutes les partitions des grands maîtres, s'est empressée de s'assurer le nouveau chef-d'œuvre de Meyerbeer, et bientôt vous pourrez y trouver (on s'occupe déjà de la gravure de la musique) la charmante ronde bohémienne, — les ravissants couplets des cantinières et les variations pour voix et flûtes de la scène de la folie. Puis viendront les fantaisies et caprices pour piano, — les quadrilles de Musard, etc., etc. — Les soirs que *L'Étoile du Nord* n'apparaît pas, — l'Opéra-Comique évoque la *Dame blanche*, et pour la 764<sup>e</sup> fois elle a fait l'autre jour le bonheur du jeune Georges Avenel et du nombreux public qui avait répondu à l'appel des montagnards écossais. Que dire de cette musique éternellement jeune et toute française? La belle musique est comme une jolie figure, plus on la connaît, plus on en raffole. — Au Grand-Opéra, on répète activement la *Vestale*, et la Cruvelli y aura, je vous le prédis, un succès plus grand encore que dans les *Huguenots*. Elle nous en a donné un avant-goût au dernier concert des Tuileries, et sa robe de moire blanche et la guirlande de lierre qui ornait son front inspiré nous ont fait comprendre la passion et la douleur de Licinius. Si je n'étais pas si malhabile à parler toilette, je vous décrirais, mesdames, le ravissant costume de l'impératrice, mais je puis vous assurer que cette robe bleue, recouverte d'une tunique de dentelle et ornée de roses pâles avec diamants, rehaussait encore sa merveilleuse beauté.

On annonce un très-beau concert pour le 29 de ce mois; Henri Herz, qui ne s'est pas encore fait entendre cette année, exécutera plusieurs morceaux inédits de sa composition. — Le plus beau concert de la saison, jusqu'ici, a été celui que j'ai eu le plaisir de vous annoncer dans ma dernière revue, et qui a été donné pour la reconstruction d'une église à Condé. Madame Pleyel y a obtenu un de ces triomphes qui font époque dans la vie d'un artiste. Si quelque fée pouvait lui disputer la palme, ce serait madame Mennechet de Barival, qui a bien voulu jouer dans un autre concert donné au profit des pauvres honteux de la ville de Paris; on lui a fait répéter tous ses morceaux, double succès de compositeur et d'exécutant, car vous connaissez, mesdemoiselles, ces charmantes mélodies qui s'appellent *l'Adieu*, *Guitare*, *Pauvre fleur*, etc. — Aux Italiens on donne cette semaine la *Donna del lago*, pour faire pendant à la *Dame blanche*. — L'Écosse et l'Écossais sont toujours à la mode. — Si vous avez le temps et un équipage, mes belles lectrices, vous irez entendre au Théâtre-Lyrique la *Promise*, nouvel Opéra de Clapis-

son, qui a écrit un rôle très-brillant pour madame Cabell; — je ne puis vous en parler, n'ayant ni temps ni équipage; je me propose de vous en rendre compte dans ma revue prochaine. Mais, par ce beau temps, par cet été anticipé, je préfère prendre deux heures de liberté et louer un coupé pour aller au bois de Boulogne et cueillir des violettes en votre intention.

A. V. RECUM.

\* \* *L'Étoile du Nord* a été jouée trois fois dans la semaine qui vient de finir, lundi, jeudi et samedi. La représentation de lundi avait été donnée par ordre pour S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg, qui désirait assister à l'exécution de l'œuvre de Meyerbeer. Tous les artistes ont fait merveille. Battaille, Mocker, Hermann Léon, Jourdan, mesdemoiselles Caroline Duprez, Lefebvre, ont joué et chanté mieux que jamais. Les couplets des vivandières, si bien rendus par mesdemoiselles Lemercier et Decroix, ont eu les honneurs du bis. Après le second acte, S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg, qui est lui-même un compositeur distingué, est descendu sur la scène. Après avoir félicité M. Émile Perrin sur la mise en scène et l'exécution générale de l'œuvre, il s'est fait présenter nominativement chacun des artistes, et les a complimentés en termes d'autant plus flatteurs qu'ils venaient d'une appréciation éclairée. S. A. R. a aussi donné à M. Meyerbeer de vifs éloges sur la beauté et la science profonde de son nouveau chef-d'œuvre. Le prince est resté jusqu'à la fin du spectacle, et a témoigné encore plusieurs fois sa satisfaction par des applaudissements.

\* \* Au Grand-Opéra la *Vestale* sera représentée sous peu de jours.

\* \* La *Gazette piémontaise* annonce que le célèbre chanteur Rubini est mort, le 3, à Romano, dans la province de Bergame.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU GYMNASSE : *La Crise*, comédie en quatre parties, par M. Octave Feuillet.

A l'exemple de M. de Musset, dont il n'a ni l'originalité ni le génie, M. Octave Feuillet a commencé par faire paraître un recueil de *scènes et proverbes*, et le théâtre, au dépourvu de bonnes pièces, est venu puiser dans ces comédies publiées. Déjà le Gymnase avait donné *Pour et Contre*; cette semaine, il vient de donner *La Crise*, et nous ne saurions que l'en féliciter : à défaut de la poésie et des créations rares et exquises de M. de Musset, il y a du moins dans M. Octave



Feuillet l'amour du style, l'aspiration à l'élégance, et une certaine vérité psychologique dont sont entièrement dépourvus les auteurs qui écrivent habituellement pour le Gymnase. *La Crise* se compose de quatre petits actes où fourmillent les plus charmants détails. Juliette est mariée depuis dix ans à M. de Marsan. Juliette est mère de deux beaux enfants, et jusqu'ici tout a semblé sourire à son bonheur. Mais tout à coup le caractère de la jeune femme se métamorphose : elle devient nerveuse et brusque, et le mari, désolé, confie son étonnement et son chagrin à son ami le docteur Pierre. Le docteur, expérimenté, veut d'abord savoir les symptômes du mal de la jeune duchesse, et le mari lui dépeint ainsi l'état de Juliette :

« Un matin, tout à coup, sans aucune espèce de cause appréciable, et comme par une soudaine inspiration de l'enfer, la douce Juliette a pris je ne sais quel air de victime obéissante, mais irritée. Cette femme du monde, cette femme de goût a subitement emprunté aux prisonniers certaines formules amères, certaines maximes âpres, brèves, désespérées, comme on doit en lire sur les murs des cabanons; cette femme de sens s'est plongée à l'improviste dans la lecture des poètes et des romanciers les moins réservés en protestations sociales.

» J'ai vu avec étonnement le front poli de cette duchesse s'essayer aux rides roturières, aux pâleurs populaires de la mélancolie; j'ai respiré avec terreur, dans cette élocution jadis si sobre, je ne sais quel fade parfum poétique; d'autres fois, on dirait que nous retombons en enfance, tant la tournure de notre discours se fait mignarde et précieuse : nous y joignons des gestes de petite fille; ou bien, brusquement, notre phrase, tout à l'heure pudique jusqu'à la puérilité, se décoche en un trait presque grivois, en une question d'une curiosité inqualifiable. Nous passons sans transition du style Rambouillet ou de la périphrase byronienne au vocabulaire à peine mitigé des dames de la halle... »

Il n'en faut pas tant au docteur pour deviner la maladie de Juliette, qu'il définit de la sorte : « C'est une maladie morale qui attend les meilleures des femmes au seuil de la maturité, un écueil qui en fait échouer plus d'une à la vue du port. — Mon ami, la plupart des femmes, à ce que je crois, passent leur vie à dépouiller de ses fruits, mûrs ou verts, leur vieil arbre dont Ève eut la primeur; et tel est l'attrait du fruit maudit, que les honnêtes femmes mêmes ne peuvent se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent. »

Nous voilà donc assistant à la crise de la femme honnête, mais tentée et attirée par le courant romanesque qui donne le vertige à tant de têtes.

Le docteur imagine un moyen hardi : il faut repaître cette imagination de femme par une passion factice et non par une passion réelle; il faut qu'un ami de M. de Marsan se dévoue pour procurer à sa femme toutes les sensations, tous les désespoirs et tous les remords d'un

amour criminel; et pour lui éviter en même temps le péril de cet amour, c'est-à-dire que cet ami modèle s'arrête net au moment nécessaire pour que l'honneur du mari reste sauf; de Marsan supplie le docteur de jouer ce rôle difficile. Tout cela se déroule d'une façon vive, semillante et douce. Après une suite de scènes charmantes, nous arrivons au dénouement. Juliette, éperdue d'amour romanesque pour le docteur Pierre, le reçoit un jour dans sa chambre en l'absence de M. de Marsan. La voilà déshonorée la pauvre femme? Point. M. de Marsan survient; le docteur se cache dans un cabinet; le mari, resté seul avec Juliette, lui tient un discours sévère et touchant; puis il lui dit adieu, ajoutant qu'il va partir avec ses enfants. Juliette pousse un cri déchirant et tombe à genoux. Tout à coup elle se relève; elle met le verrou à la porte du cabinet où s'est caché le docteur; elle ne veut pas le revoir, elle le hait pour sa séduction, qui lui enlève son bonheur de mère. Cependant on frappe à cette porte; de petites voix claires et douces se font entendre : ce sont les enfants de Juliette qui viennent lui souhaiter sa fête. Le docteur est parti, il est parti à la place de M. de Marsan. Juliette embrasse son mari en s'écriant : « Oh ! vous êtes bon comme le bon Dieu ! »

Cette pièce a été applaudie d'un bout à l'autre; elle est admirablement jouée par madame Rose Chéri, La-fontaine et Dupuis.

\*\*\* On annonce que mademoiselle Esther de Bongars, ex-actrice du théâtre des Variétés, et dont, par une similitude de nom, on avait par erreur annoncé la mort, va prouver qu'heureusement pour elle et pour ses nombreux amis la nouvelle était inexacte, en jouant pour cette seule fois, au bénéfice de la caisse des secours et pensions des artistes dramatiques, le rôle de Zéphirine des *Saltimbanques*, qu'elle avait créé avec une grande réussite dans la nouveauté de l'ouvrage.

\*\*\* La comédie en trois actes et en vers de M. Auguste Vacquerie : *Souvent homme varie*, reçue par le comité de lecture du Théâtre-Français, avait été refusée par le comité de censure. M. Vacquerie a dès lors réclamé son droit et son tour de représentation pour un drame en cinq actes et en vers antérieurement reçu sous le titre de : *le Faiseur de rois*, mais qui s'appellerait définitivement *la Vengeance de Formosa*.

LÉOPOLD DANGEAU.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer : nous invitons les mères de famille à le visiter.